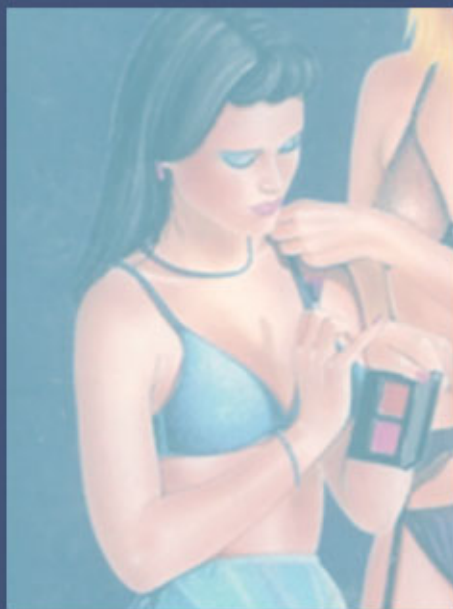


**Jean-Pierre du Maine**

# **LA LETTRE**



**DOMINIQUE LEROY ebook**

## Du même auteur :

Chez le même éditeur, ouvrages disponibles en version numérique (cliquer sur le lien pour atteindre la fiche de l'ouvrage) :

*Le Dressage suivi de La Lettre, Paris 2004*

*La Maîtresse, Paris 2006*

*Punitions, Paris 2008*

**Jean-Pierre du Maine**

# **LA LETTRE**

**Collection Le Septième Rayon**

**DOMINIQUE LEROY ebook**

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications, il vous suffit de nous adresser un courrier électronique à l'adresse suivante :

Éditions Dominique Leroy  
3, rue Docteur André Ragot, B.P. 313, 89103 Sens, France  
Tél. : 33 (0)3 86 64 15 24

email : [domleroy@enfer.com](mailto:domleroy@enfer.com)

Site internet : <http://dominiqueleroy.izibookstore.com/>

*Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite ». (Article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.*

*All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.*

© 1982 by Éditions Dominique Leroy, Paris, pour l'édition papier.  
© 2004-2014 by Éditions Dominique Leroy, France, pour l'édition numérique.

ISBN (Multiformat) 978-2-86688-563-2

Date de parution : avril 2014

# Sommaire

Du même auteur

La Lettre

## LA LETTRE

*Je viens de recevoir le courrier d'une jeune femme qui m'a été présentée l'année dernière, je crois. Je la connais donc un peu. J'avais alors remarqué sa grande beauté.*

*Elle me prie de publier la lettre qu'elle m'envoie. J'ai supprimé dans le texte toutes précisions qui pourraient situer la signataire. Hormis ces quelques coupures, le contenu de la lettre est intégralement reproduit ici.*

*C'est une bien belle histoire que celle qu'elle raconte !*

*À ceux qui douteraient de sa véracité, je me permets de dire ceci :*

*« Cette histoire est vraie, je l'affirme. J'ai fait ma petite enquête. J'avais d'ailleurs reçu de ma lectrice tous les renseignements nécessaires pour m'aider dans la recherche de la Vérité. »*

J. -P. M.

Bien Cher Monsieur.

J'ai vingt trois ans.

Je m'appelle Denise.

Ce n'est pas un prénom si finement ourlé que ceux que vous donnez à vos héroïnes. Mais j'ai la chance de posséder, à défaut d'un prénom de roman, un corps et un visage qui peuvent concurrencer ce qui se fait de mieux chez vos belles créatures de rêve.

Cette lettre va vous raconter *mon histoire*. J'ai décidé de l'écrire après une discussion âpre et orageuse entre personnages des deux sexes, de tous âges et de bonne condition, qui se liguèrent contre moi toute une soirée pour combattre, disaient-ils, mes idées utopiques et mes rêves insensés.

Je m'obstinais, en effet à vouloir les persuader que l'esclavage passionnel existe bien, librement consenti.

Il ne m'était pas possible ce soir là, de me dévoiler devant ces belles dames et ces gentils messieurs.

Aujourd'hui, je ne veux plus les revoir. Je peux donc m'expliquer sur ce sujet que je prétends bien connaître.

Si vous décidez de publier cette lettre, je suis certaine que beaucoup parmi ces gens me reconnaîtront, car ils dévorent tous vos romans, sans y croire, bien entendu.

Ainsi je prouverai que si l'affabulation aide, comme une drogue, à vivre dans un rêve, la réalité peut s'ajouter à ce rêve et le compléter, le concrétiser, le faire vivre. De cette union unique et merveilleuse naît alors un aphrodisiaque si puissant que rien ne peut plus empêcher le déferlement de perversité qu'il engendre. Une femme qui sait subir ce déchaînement de passion atteint alors la sublimité dans sa chair et dans son esprit.

Voici mon histoire.

Ça a commencé – je devrais dire : ma vie sexuelle a commencé – voici maintenant un an, lors d'une réception chez les R...

Il y avait là ce que l'on appelle le « grand monde » avec ses hommes célèbres, ses très belles femmes, les autres avec des bijoux scintillants, les fortunes étalées, les tares que l'on croit cachées et les vices mal dissimulés.

Il y avait moi, aussi.

Petite bourgeoise déjà, puisque fille de bourgeois. Élevée en bourgeoise, avec les principes de la bourgeoisie et ses interdits. Ce qui a fait, d'ailleurs que, dès mes dix-huit printemps atteints, je me suis vautrée dans le vice. Le vice avec hommes, dames et enfants (comme chez le confectionneur...).

Donc, à dix-huit ans, je me suis vautrée – mot consacré – dans le vice. J'ai tout appris... Je suis douée et faite pour le plaisir, paraît-il ?...

À vingt ans, j'étais mariée. Jusqu'à vingt-deux ans. Ce qu'il a joui avec moi, mon mari ! Ce qu'il a pu jouir !... mon beau, mon merveilleux mari ! Avec moi seule ou entouré. Hommes, femmes et enfants, je vous dis. Tout y a passé !

Il m'a appris à tout leur faire, à d'autres comme à lui. Il a su se servir de mon corps dont il raffolait



et que je lui offrais, toujours consentante. Il m'a prise par-devant, par derrière. Il a fait explorer mon sexe par des langues expertes. La sienne, très souvent, l'a aidé à remplir sa tâche d'époux lubrique...

Ah, ce qu'il a pu jouir pendant ces deux années de notre union !

Et puis, nous avons divorcé.

Il a gagné le divorce et j'ai encaissé les tords.

J'étais une épouse frigide !

À la vérité, il aurait fallu dire : presque frigide, parce que, si je m'embrasais facilement à la moindre caresse, jamais il n'y avait d'explosion !

J'ai donc perdu le divorce il s'est battu pour ça. Et il avait raison, cet homme, pensez-donc...

Il était sain, lui, il bandait à la demande. Et il éjaculait quand il le fallait, pas trop tôt, surtout et souvent.

Alors, vous voyez un peu le drame ?... Il épouse une belle héritière de laquelle il attend beaucoup de plaisir, avec le corps merveilleux qu'elle possède, ce corps voluptueux, tout en courbes et qui l'excite...

Et il se dépense pour elle, il invente des orgies pour bien profiter de ce corps qu'il accepte même de partager avec d'autres pensant qu'il peut aller très loin avec cette femme toujours prête, toujours excitée et qui mouille abondamment ses slips sitôt qu'elle sent le vice dans l'air, il pense même à aller jusqu'à convier de toutes jeunes enfants pour participer à leurs ébats.

C'est vrai qu'il a tout fait ce beau jeune homme. Mais tout ça, pour du vent !

Il le comprend un soir où sa dame, exténuée de faire semblant, malade à force de lui inventer du cinéma cochon, se confesse à lui en lui avouant que

jamais, vraiment jamais elle n'a réussi à jouir, pas plus avec lui qu'avec d'autres d'ailleurs.

Ça a été la rupture.

Je n'aurais pas dû me confesser ainsi. Mais voilà je l'aimais, moi. J'avais confiance en cet amour dont il me parlait sans cesse. Je cherchais un appui, il m'a laissée tomber !

Heureusement qu'il ne m'a pas laissé le temps de lui raconter le principal.

Il n'y aurait rien compris.

Car, voilà, frigide ou pas, je jouissais !

Pas avec les autres, pas avec mon mari. Non.

Je jouissais avec... moi. Toute seule... et bien !

Je me réfugiais dans un coin tranquille, dans la pénombre de préférence, et je me masturbais, je me branlais. Je laissais aller mes doigts et mes pensées et je jouissais seule. Moi aussi je m'étais dépensée ! J'avais tellement envie d'aboutir pendant toutes ces expériences perverses, mais rien à faire, je me bloquais à chaque fois juste à l'approche du spasme qui m'aurait libérée. J'ai même imposé des séances de masturbation avec lui une fois et aussi avec d'autres, hommes et femmes réunis. À chaque expérience collective ou en tête-à-tête, ça été l'échec lamentable aussitôt l'approche du but. J'ai donc joué la comédie de la pâmoison à chaque essai. Il le fallait bien.

Après le divorce le bruit s'est vite répandu de ma frigidité.

J'avais encore plus d'admirateurs ! Dame, une beauté frigide, ça émoustille les hommes qui cherchent sans arrêt du nouveau !

Je me trouvais donc à cette soirée. Bien étiquetée, définitivement cataloguée femme frigide, avec tout ce que ça comporte de propos concernant l'aptitude exceptionnelle de celui-ci ou de celle-là

pour réchauffer et transformer en brasier un si beau corps glacé.

Que de pelotages verbaux j'ai endurés et subis !...

Je traînais mon désenchantement et mon ennui, quand on me présenta un personnage étrange.

Un vieillard.

Soixante ou quatre-vingts ans ? Pour moi, c'était un vieillard, c'est ce qui comptait et les vieillards m'ennuyaient, sans que l'âge m'intéresse, Ce qui m'ennuyait dans les vieillards, c'était leur déplorable habitude d'avoir toujours quelque chose à dire sur tous les sujets et avec une voix chevrotante.

Celui-là était donc un vieillard comme les autres pour moi, pire même ! Il était fagoté dans un costume de velours presque marron qui flottait autour de lui, du velours tout râpé et moche. Un pull à col roulé godaillait autour du maigre cou. Il paraissait tellement usé que la pensée me vint qu'il devait être troué aux coudes.

Le costume était râpé, le pull défraîchi et fripé, le bonhomme encore plus.

Je me demandais comment on l'avait laissé entrer ici. Il n'était même pas rasé ou avait une barbe naissante – à moins que ce soit le contraire – je ne savais pas, en tous cas il était tout en os et d'une laideur peu commune. Les cheveux tombaient en broussaille autour du visage raviné, les mains dans les poches d'un pantalon qui devait permettre à ses fesses maigres de s'y tenir à l'aise tant celui-ci flottait autour de ses hanches.

Il s'appelait Armand de S... on me le présenta ainsi. Le vieux me toisa des pieds à la tête, sans ôter les mains de ses poches. Il se recula pour me juger, me jauger. Il se déplaça même, traînant des

talons éculés pour contempler ma silhouette de profil.

J'étais amusée.

Il se campa, grandiloquent, long et maigre en laissant tomber d'une voix étonnamment claire, posée et chaleureuse :

— Enfin, un corps qui parle...

Puis il s'en fut plus loin, en se voûtant à nouveau, le fond du pantalon flasque avec des jambes étroites qui tombaient en accordéon sur des vieilles godasses bizarrement bien cirées.

J'avais été surprise, décontenancée même, par la fulgurance du regard quand il avait dit ces mots inattendus dans sa bouche « enfin, un corps qui parle... ».

Je m'étonnais auprès de mon compagnon.

— Ah, tu n'en as pas entendu parler ?... C'est un vieil ermite qui vit dans son château pas loin d'ici, avec une jeune servante, à ce qu'il paraît. On ne sait pas grand chose de lui : il se déplace très rarement dans notre monde dont pourtant il fait partie de par son titre et grâce à sa fortune. On arrive quelquefois à le faire sortir de sa tanière pour aller chez un peintre ou un artiste qu'il admire, comme c'est le cas ce soir, et alors, pour tous c'est un régal. Il raconte des histoires extraordinaires avec un feu étrange qui émane de sa personne. Il a un talent de conteur exceptionnel, tu verras.

Plus tard je subis le charme. L'assemblée entière semblait envoûtée par ce vieillard à la voix étonnamment charmeuse qui chantait en moi. Je ronronnais sous la caresse des mots. D'autres fois je tremblais, j'avais mal, la voix m'écorchait vive. Suivant l'inspiration du conteur, il coulait en nous un ruisseau ensoleillé ou bien c'était l'ondée

balayée par le vent furieux, et je ressentais l'orage dans mon ventre sitôt apaisé par une aube rosée qui naissait sous les lèvres, nous faisant vivre et palpiter. Tout le monde se taisait, consentant à croire tout ce que ce vieux corps faisait danser devant les yeux émerveillés.

J'étais suspendue à cette voix, les entrailles bouleversées, tout l'être tendu vers cette clarté, cette auréole, ce mystère dégagé par le vieillard au regard brûlant.

Je rêvais une partie de la nuit suivante à ce curieux personnage et le lendemain je sonnais à la grille du château, palpitante et songeant à l'invite du vieillard, la veille au soir :

— Si tu veux venir demain, je serais heureux de te recevoir. Je connais des histoires que ces gens-là ne comprendront jamais. Mais toi, je sais ce que tu cherches et, avec moi, tu le trouveras.

Il me reçut dans un vaste salon, richement meublé. À son invite, je m'installai sur une bergère en m'amusant à laisser s'ouvrir sur mes cuisses haut croisées, ma jupe fendue sur le devant.

Mais il sembla que ma pose étudiée pour le troubler, le laissait indifférent car le regard resta terne et le visage ne trahit aucun émoi.

Il se mit à marcher de long en large dans la grande salle, en traînant les pieds, les mains toujours enfouies dans les poches profondes d'un pantalon de velours, vert, cette fois, mais toujours défraîchi, râpé et flottant de la même lamentable façon sur les fesses maigres.

Il ne faisait même pas attention à moi. Il marchait autour de mon siège, la tête penchée et tout pensif.

D'un seul coup, il s'arrêta, fixa mes cuisses découvertes puis, les yeux étrangement gris, et

brillants tout à coup, se plantèrent dans les miens  
qui cillèrent

— Lève-toi.

Bizarrement, sans hésiter, j'obéis.

Il s'approcha de moi jusqu'à me toucher et je fus surprise de constater que le bonhomme laid et ratatiné, vêtu comme un épouvantail, se parfumait discrètement. Un parfum d'homme, légèrement acidulé, très agréable à respirer.

Il venait d'ôter les mains des poches et se redressait comme je lui avais vu faire la veille. Il était long, maigre de visage, mal rasé encore, toujours mal peigné ; mais les yeux s'étaient mis à vivre. Ils me scrutaient et je ne pouvais soutenir cette flamme intense qui brûlait mon regard.

Les mains venaient de se poser sur chacune de mes cuisses et elles les caressaient en remontant, épousant leur courbe en des cercles de plus en plus larges qui arrivèrent sur mon ventre qui se contracta.

J'étais comme momifiée, je ne pouvais pas me dérober. Je n'osais lever la tête de peur de rencontrer ce regard qui me fascinait. J'apercevais les longues mains décharnées qui enrobaient mon ventre parcouru d'ondes voluptueuses et, quand il les laissa glisser autour de mon corps, par les hanches et jusqu'aux fesses, je me plaquais contre lui, la tête allant sur la poitrine creuse comme vers un refuge.

— Ils disent que tu es frigide. Foutaise !...

Tout ça ce sont des mots absurdes. Je suis sûr que tu sais jouir. Certainement seule. Tu te branles, hein, pour arriver à jouir ? et tu es à la recherche du plaisir partagé. Je connais bien les filles de ton espèce. Il faut les transporter dans un

autre monde. Où elles se sentent bien, où tout n'est que plaisir... Ils ne savent pas eux...

Et sa voix me berçait ; et ses mains s'étaient emparées de mon corps, enveloppantes et caressantes, mais sans jamais s'insinuer. Elles remontèrent derrière ma tête, au bas de la nuque et un frisson s'empara de moi à cette douce caresse qui se termina par une possession de la chair, au bout de l'épaule, agrippée puis aussitôt relâchée, pour revenir vers la nuque.

Ma raison chavirait. Je venais de m'apercevoir que mon slip minuscule était trempé par l'abondance de ma mouille.

Que m'arrivait-il donc ?

Il venait de m'entourer les épaules de son bras et il me guidait vers une porte.

— Laisse-toi faire. Moi, je sais ce que tu as besoin pour jouir près d'un homme, avec un homme. Viens, tu vas jouir, je te le promets, peut-être pas aujourd'hui encore, mais bientôt tu jouiras. Près de moi, et même avec moi en toi...

Il parlait encore. C'était comme un baume sur ma chair en feu. Je m'allongeais à sa demande sur un large lit recouvert de fourrures, lui tout près, sur le dos, conservait un bras passé sous mon cou. J'attendais.

Et la voix poursuivait.

— ... Je sais bien que tu mouilles en ce moment, tu dois être de ces filles qui mouillent pour un oui, pour un non. Pourquoi sont-ce presque toujours les filles les plus belles et les plus perverses et vicieuses qui se bloquent au moment de l'aboutissement ?... Ce qu'il te faut à toi, c'est un être qui te comprenne, qui t'accepte comme tu es et qui te dirige à travers tous les vices... te présente devant chacun et étudie tes réactions

pour juger de ce qui te convient. Viens, laisse-toi aller. Tu es mienne maintenant. Tu vas être l'esclave que je vais dresser à ma guise. Mon objet de plaisir, moins qu'une bête. À partir d'aujourd'hui tu n'as plus d'âme, plus de volonté. Il n'y a que ma volonté à moi qui compte et qui va faire de ton corps et de tout ton être un luxueux objet animé et frissonnant sous la poussée du vice. Tu n'auras plus aucun pouvoir de décision, tu dépendras entièrement de moi. Tu ne seras plus qu'une belle poupée sans âme et sans pensée qui ne vivra plus que sous ma tutelle, espérant ma voix et mes caresses, attendant fiévreusement que je daigne m'occuper d'elle.

Je vais devenir la drogue dont tu ne pourras plus te passer et qui t'avilira au rang de bête... Une bête toujours dans l'attente de la jouissance que moi seul je pourrai lui apporter.

Si ça t'effraie, va-t'en tout de suite !

Et il essayait d'ôter son bras de sous ma nuque

Je ne sais ce qui m'a pris à cet instant mais mon corps s'est tourné vers lui et ma tête s'est blottie sur la poitrine creuse, pendant que mes cuisses enserraient la cuisse maigre sur laquelle mon ventre s'est plaqué en se frottant lascivement. Alors il poursuivit :

— D'abord, je vais t'apprendre à te maquiller et à t'habiller comme une esclave doit l'être. Je vais t'avilir à un tel point que tu n'auras plus aucune volonté. La semaine prochaine à la réception des R... je vais t'amener en laisse, habillée et sanglée dans des vêtements de cuir qui t'offriront au public décontenancé... Oui c'est ça, je vais t'offrir. Je vais même inventer un jeu. Je vais annoncer à ces messieurs-dames que je te loue pour une nuit aux enchères. Tu appartiendras au plus généreux...



Je buvais ses paroles, j'étais transportée avec lui dans ce monde étrange où l'on allait se disputer une esclave qui était moi. J'avais au début du récit, commencé à me frotter sur le long corps osseux et plat, mais je m'étais vite retournée, cuisses ouvertes sur le dos. La jupe largement fendue se prêtait admirablement au retroussage et ma main s'insinua facilement sous le slip, dans la grotte gluante, caressante et précise, s'activant sur le clitoris raidi et vibrant. Je vivais un rêve merveilleux, une voix troublante me transportait vers une lueur lointaine que je distinguais à travers une brume. J'étais guidée, soutenue par cette voix vers des délices que j'entrevois. Des bribes de phrases, des mots plus incisifs que d'autres amenaient un déchaînement de mes sens encore jamais atteint et mes mains s'activaient alors plus sur ma chair, dans mon sexe dégoulinant. Et je me laissais aller, me retournant et retombant à nouveau sur l'épaule creuse. Lui se coulait près de moi, comme en moi. Une main me caressait les cheveux et l'autre venait de se poser sur mes reins en remontant le long de mon dos frissonnant, sans jamais chercher à s'insinuer dans mon corps. Juste des caresses. Et la voix qui continuait.

— C'est celui ou celle qui offrira le plus d'argent qui t'emportera. Tu verras, tu auras du succès. Je t'aurai fait maquiller par Alice (c'est ma jeune servante) comme une putain, habillée d'une robe de cuir noir, bien moulante et des bottes fines, noires également et très hautes, tu les aguicheras bien ces imbéciles de jouisseurs.

D'ailleurs à ceux qui offriront gros et qui se bagarreront à coup de billets pour t'avoir, je leur permettrai de t'essayer un peu avant. Donc je t'amènerai, toujours en laisse comme une chienne,

auprès d'eux. Je t'obligerai à t'agenouiller et, devant un homme, tu devras t'employer à lui sortir le sexe et les testicules en lui faisant coulisser la braguette et en baissant le slip – à moins qu'il n'en porte pas, comme moi – ensuite tu devras le lécher plusieurs fois tout le long de la verge en remontant par en dessous et le pomper à fond trois ou quatre fois, mais sans le faire jouir bien entendu, car ensuite il ne voudrait plus renchérir.

Si c'est une femme, il faudra être plus passionnée. Tu devras commencer par l'embrasser sur le coin des lèvres, très doucement en l'effleurant à peine, de façon que toute l'assemblée te voie bien. Puis, comme je donnerai l'ordre que l'on ne te touche pas, ce sera à toi de la caresser partout sur le corps, en insistant sur la pointe des seins. Pendant que ta langue s'activera dans sa bouche tu devras lui prendre chaque téton entre tes doigts et, à travers la robe, tu les rouleras et les grifferas doucement, toujours en laisse et obéissante à mes ordres. Ensuite je t'obligerai à t'agenouiller et avec des gestes caressants et lents il faudra lui remonter sa robe, même si elle est très collante. Je veux que tu t'arranges pour la coincer sous la ceinture pour bien libérer le ventre et la croupe. Je tiens à ce que toutes les personnes présentes assistent à ton avilissement. Tu descendras la culotte avec une infinie lenteur pour libérer les fesses et le sexe et tu laisseras chuter la parure aux pieds de la femme qui n'en pourra plus d'excitation. Moi, je lui interdirai d'enjamber cette culotte car les pieds d'une femme excitée entravés par une culotte c'est très beau à contempler et les curieux seront ravis du tableau, d'autant plus que je lui demanderai d'écartier les jambes pour qu'à genoux et toujours tenue en laisse fermement, tu

puisses te glisser entre ses cuisses. Là, ta déchéance atteindra l'abîme car, tu seras obligée de laper bien à l'intérieur de la grotte toute sa sécrétion en insistant sur son bouton que tu devras sensibiliser avec ta langue en pointe et ça devant.

— ... J'y étais, je vivais la scène. J'étais à genoux entre les cuisses de la femme frémissante... Tous ceux que je connaissais me regardaient faire, excités et incroyables. J'étais l'esclave avilie par le vice, j'étais dominée et amenée en laisse par un être laid et fripé qui me faisait accomplir devant le tout Paris une tâche que même les putains font à l'abri des regards. J'étais devenu pire qu'une prostituée. Je n'étais plus que...

J'eus une secousse qui me raidit comme au bord d'un gouffre. Puis un éclair fulgurant traversa ma tête et un bonheur inouï, inattendu me transperça. Je perdis presque connaissance... Je jouissais !...

Un long moment après, je revenais à moi, enlaçant le pauvre corps de cet être merveilleux qui m'avait permis pour la première fois de jouir d'une manière si profonde, si ardente. De jouir près d'un autre sur l'autre, avec l'autre. Il n'était plus le corps décharné et voûté, il devenait un héros un dieu que l'on vénère, que l'on idolâtre.

Il m'avait fait jouir !...

J'en étais encore pantelante. Mais je me sentais bien, tranquille et aimante.

Tout naturellement, comme lorsque je me donnais du plaisir seule, je portais mes doigts englués de mouille à ma bouche pour bien les sucer. C'était mon habitude et je me sentais maintenant si bien avec lui près de moi que j'accomplissais ce geste sans penser à rien d'autre qu'au plaisir, à l'ivresse qui m'habitait maintenant.

Il approcha son visage du mien et se mit à lécher mes doigts aussi, nous étions langue à langue et j'étais heureuse. Infiniment. Je n'en finissais plus de frissonner de bonheur.

Je le caressais doucement par en dessous le pull. Quelle maigreur ! Pauvre amour !... Sa peau était très douce et ça me plut. Mais lorsque ma main vint vers son sexe durcit, il me repoussa doucement.

— Non, plus tard... je t'aime.

Le soir chez moi, je repensais à cet après-midi merveilleux où j'avais joui pour la première fois en compagnie d'un homme. J'étais attendrie en repensant à ce vieillard presque un infirme et ridé. J'étais attendrie et je me rebellais.

Comment en étais-je venue à faire ça en compagnie d'un vieil homme qui tenait à peine debout et dont tout le corps semblait prêt à tomber en poussière au moindre mouvement brusque ? ... Quelle espèce de salope étais-je donc ?

Et puis cette histoire dans laquelle je n'étais qu'une esclave qui se prostituait pour lui et qu'il obligeait à accomplir toutes ces tâches avilissantes !... Mais pour qui se prenait-il donc, ce rebut ? Pourquoi me traitait-il de la sorte ? Il n'espérait quand même pas que j'aie sombrer jusqu'à faire l'amour avec lui. Ah, ça non !

Pendant plusieurs jours je n'entendis plus parler de lui. Mais la façon dont il m'avait fait jouir, restait en moi et j'y pensais sans cesse. Cette façon unique et sublime, parce que lui n'avait même pas eu à me toucher. Il m'avait fait jouir par caresse interposée. Et c'était là, en mon esprit et je ne pouvais me débarrasser de cette pensée et du souvenir de son corps et de son visage ratatiné.

Je n'y pouvais rien. J'avais besoin de lui. Encore. À un tel point que je n'arrivais même plus à aller jusqu'au bout de mon plaisir en me branlant. Moi qui réussissais si bien seule, avant. Pourtant j'avais un besoin impérieux de jouir !

Mais j'avais connu, près du corps usé un tel orgasme, j'avais eu un tel spasme dans ma jouissance près de lui que plus rien, plus personne maintenant, je le redoutais ne pourrait remplacer cet affabulateur prodigieux qui du premier coup avait su trouver ce qui me faisait aboutir à la jouissance : l'avisement et l'adoration morbide que j'éprouvais pour les vêtements et les parures de cuir.

Mais pourquoi fallait-il que ce soit celui-là précisément qui me fasse découvrir la sublime jouissance ?

Il était d'une laideur à peine supportable Et le pire, il semblait s'en moquer et faire comme s'il était un beau jeune homme. Il ordonnait !...

C'est à ce moment que la sonnerie du téléphone retentit.

C'était sa voix. La voix troublante et merveilleuse.

— Apporte quelques affaires personnelles. À partir de maintenant tu vivras avec moi. Je t'attends.

Il avait raccroché.

Je n'hésitais pas. Et cette fois c'est la jeune servante qui vint m'ouvrir.

Étrange servante en vérité.

Dix-huit ou vingt ans, pas plus et entièrement sanglée dans un vêtement de cuir écarlate qui faisait resplendir sa chevelure noire coupée très court et son maquillage agressif.

Elle me conduisit vers son maître et j'eus le loisir d'admirer les fesses dodues dont le fin cuir rouge accentuait l'étalage provocant.

Le vêtement qui la moulait était fait d'une seule pièce, c'était une sorte de combinaison de fine peausserie écarlate dont le pantalon hyper collant moulait le postérieur et les cuisses comme une seconde peau.

Il rentrait dans des bottes excessivement hautes et fines qui rendaient la démarche voluptueusement lente et forçaient les hanches à un balancement lascif qui me troublait infiniment.

La fille s'effaça sans un mot pour me laisser entrer dans un petit salon.

Armand était debout près d'une haute fenêtre regardant au dehors, il me sourit en guise d'accueil et se replongea dans sa contemplation.

Je restais près de la porte, figée et ne sachant quoi faire ou dire. Je pus le contempler à mon aise. Il avait revêtu cet affreux costume de velours marron élimé de partout que je lui avais vu sur le dos le premier jour. Rien à faire, c'était vraiment un vieillard. Et laid avec ça ! J'avais essayé ces derniers jours de l'imaginer, un peu moins voûté et avec moins de rides, mais je devais me rendre à l'évidence : c'était la laideur personnalisée ! L'âge, je n'y attachais pas trop d'importance, mais tant de laideur ; et cette façon de s'affubler !...

Il se retourna.

Alice va te conduire chez une amie pour te choisir des vêtements qui te conviendront mieux que ceux-ci. Elle connaît mes goûts et elle a l'art de mettre en valeurs des corps comme le tien.

— Ah ! j'oubliais, Alice est muette. Ne lui pose donc pas de question, elle ne peut te répondre.

Je l'ai recueilli alors que personne n'en voulait. Mais elle entend et ça lui suffit pour exaucer tous mes désirs.

— C'est tout maintenant va.

Une heure après j'étais dans un des salons d'une maison de haute couture, seule avec Alice qui s'était débarrassée du long manteau de cuir noir qu'elle portait pour le voyage, la désirable servante muette avait conduit la voiture sans me regarder. Elle m'avait pris le bras pour me mener dans ce salon un peu comme on mène une gamine la première fois à l'école.

C'était une fille admirablement proportionnée. Grande et fine avec une poitrine menue qui pointait sous le fin cuir écarlate. Le visage, trop fardé à mon goût, était d'un ovale parfait. La seule critique que l'on pouvait faire au sujet de cette vivante statue de cuir, c'était le regard. Il avait une dureté peu commune et les prunelles intensément noires en étaient sans doute la cause.

J'étais assise à un bout de la pièce et pour l'instant elle se tenait debout, resplendissante dans sa tenue suggestive, à quelques pas devant moi et regardant ailleurs.

Une grosse femme entra.

Elle me commanda de me lever. Me toisa un peu méprisante, en disant :

— Bon, je vois ce qu'il faut. Alice déshabille-là.

Je pensais que je pouvais le faire moi-même. Mais je vivais depuis le départ de chez moi comme dans un rêve : sans réflexe, sans volonté.

La fille se coulant derrière moi, s'affaira sur la fermeture de ma robe, puis ce fut au tour du soutien-gorge de rejoindre la robe à mes pieds.

Les mains étaient actives et douces, caressantes un instant sur mes seins. Je sentais l'odeur du cuir

qui montait du beau corps qui frôlait le mien par derrière.

Elle me retourna et me força à me rasseoir. La poigne ferme d'un seul coup. Accroupie, elle chercha sur mes reins l'attache du porte-jarretelles et fit coulisser les bas sur mes jambes après m'avoir déchaussée

J'étais nue devant elle et terriblement excitée.

Elle l'avait compris.

Elle m'obligea à écarter les cuisses et sa langue vint fureter dans mon sexe abondamment mouillé. Ce fut très bref. Je m'étais à peine renversée en arrière, déjà en chaleur, qu'elle se relevait.

Elle revint à la place qu'elle occupait précédemment, debout et cambrée. Un sourire énigmatique se dessinait sur ses lèvres un peu retroussées et je ne pus soutenir l'éclat des yeux noirs qui me fixaient.

Dans la soirée je ressortais de chez la couturière, entraînée et soutenue par le bras qu'Alice avait passé sous le mien.

Jamais je n'avais encore été dans un tel état d'excitation. Je sentais la mouille que sécrétait mon vagin s'écouler à l'intérieur des cuisses, car je ne portais plus de culotte.

Je n'en porterai plus jamais.

Armand venait de me l'apprendre.

La grosse femme lui avait téléphoné brièvement :

— Monsieur de S...? Elle est prête... Bien, je vous la passe.

Oscillant sur les bottes trop hautes qu'on m'avait lacées sur les mollets, j'écoutais la voix qui me faisait frissonner.

— Maintenant tu es enfin à mon goût. Je sais d'avance ce que peut rendre sur ton corps les



vêtements que j'ai commandés pour toi. Tu es esclave maintenant. Tu vas vivre désormais dans un autre monde. Celui où tu vivais n'existe plus pour toi. Tu ne pourras plus te défaire du collier de cuir que l'on t'a rivé au cou en signe de soumission. Je vais te faire subir une torture morale qui t'avilira plus que les châtiments corporels les plus cruels. Dis-toi bien que tu n'es plus qu'un admirable animal qui doit tout subir et endurer pour aboutir à son seul désir, au but suprême : jouir. Pour ce soir, je te confie à Alice. Je sais qu'elle aime danser et je lui ai recommandé de t'emmener avec elle et de bien s'amuser avec toi. Elle a le droit de faire tout ce qu'elle voudra de toi. Ça fait si longtemps que je lui promettais un jouet. Je la comprends bien tu sais?... Elle est désirable, hein ? Mais son tempérament est violent et je dois souvent l'en punir. Je lui ai recommandé de se contenir un peu avec toi... Bonne soirée.

Je me retrouvais donc dans la rue parmi des gens inconnus qui se retournaient, ahuris sur notre passage. Alice me soutenait et me guidait d'un bras vigoureux. Elle me dépassait d'une tête et paraissait robuste malgré son corps aux attaches fines. Je trébuchais parfois sur les hauts talons qui m'obligeaient à cambrer les reins. Alice me maintenait alors plus fermement et je sentais ses ongles qui s'inséraient dans ma chair à peine protégée par le cuir d'une extrême finesse. Je me laissais aller à cette étreinte, excitée par la chaleur qu'elle me communiquait. Honteuse aussi d'être ainsi vêtue dans la rue et exposée aux regards avides ou réprobateurs des passants.

Je me pelotonnais au bras de cette jeune fille que je connaissais à peine. Je continuais à mouiller

abondamment l'intérieur de mes cuisses tant cette voluptueuse présence m'excitait.

C'était vrai. Je n'existais plus. Mon corps appartenait à d'autres, mon esprit aussi. Pour l'instant je vivais heureuse pendue à ce bras. J'appartenais à cette splendide fille dont j'imaginai les mouvements du corps caché sous le strict manteau de cuir.

Je ne pensais plus qu'à ça. À son corps. Au mien aussi qui, lui n'était pas caché, ou si peu !

On m'avait serrée, jusqu'à me broyer la taille, un corset de cuir noir brillant qui me cambrait le corps, des seins jusqu'au ventre. Les fesses restaient libres. De longs bas noirs m'avaient été passés avant que l'on me chausse les fines bottes et quand le collier de cuir fut rivé à mon cou je dus me couler dans une courte robe de cuir noir.

On appela une autre femme qui me maquilla et avant qu'Alice m'emmène vers la rue, j'entrevis dans une glace l'image étonnante d'une sorte de poupée blonde, très maquillée dont le corps cambré était moulé dans une robe de cuir aux reflets accrochant les regards. Mes yeux s'attardèrent un peu sur les jambes affinées par les bottes très hautes et noires également, ainsi que sur les cuisses découvertes.

J'étais décontenancée et un peu honteuse de m'exhiber ainsi. J'avais l'air d'une putain ! Et j'allais sortir ainsi vêtue ! Sans culotte !

Ces deux mots déclenchèrent en moi comme un spasme. Je mouillais. Je m'excitais à me regarder et à me savoir désirable et avilie.

Et maintenant encore, marchant parmi tous ces gens je m'excitais de plus en plus en imaginant les mouvements lascifs de mon derrière qui devait si bien être dessiné par l'étroitesse de la robe de cuir.

Nous allâmes dans un restaurant chic, loin des regards, à une table tranquille. Alice me fit voir sur le menu ce qu'elle voulait commander et, lorsqu'on nous servit elle avait obligé ma main à venir, protégée par la nappe, entre ses cuisses où je fus surprise de sentir sous mes doigts les poils du pubis. Elle avait fait coulisser une fermeture qu'il avait remarquée précédemment qui partait du bas ventre pour se perdre entre les cuisses.

Sans plus attendre, je la pénétrais un peu avec mes doigts et employais toute ma science pour jouer avec son bouton d'amour que mes caresses avaient durci. Je sentis qu'elle se cabrait, déjà toute mouillée, devant le serveur qui n'avait pas remarqué notre manège, occupé à présenter un plat que nous avions commandé.

Tout le reste du repas, ma main gauche farfouilla dans son sexe, guidée et aidée par la sienne et jusqu'à ce qu'un tremblement convulsif s'empare de tout le corps tendu comme un arc.

Malgré le malaise et le trouble engendré par la peur d'être surprise dans ma douce tâche, je subissais une excitation morbide presque insoutenable. Quand elle se cabra sous la poussée de la jouissance, le visage décomposé et la bouche ouverte, c'est moi, accrochée à ses yeux hagards qui dus me retenir pour ne pas hurler frénétiquement.

Heureusement que la salle, de notre côté était presque vide ! car un moment, qui me parut par la suite très long, j'avais perdu complètement toute notion de prudence. Sa frénésie de jouir m'avait fait perdre la tête et je ne m'étais plus occupée alors que de la transporter vers les plus hauts sommets de la volupté.

J'avais amené la tête vers moi et nos langues se mélangèrent pendant tout le déferlement du prodigieux orgasme muet de ma belle compagne.

Quand le calme fut revenu en nous. J'espérais que personne ne nous avait surprises dans nos attitudes de femmes perverses. Et comme nous fûmes dehors, la nuit tombante, j'avais envie de me retourner pour voir si on nous suivait. Mais le bras ferme me guidait à nouveau, volontairement et la belle lesbienne au visage défait par la passion, était redevenue Alice la splendide, la merveilleuse jeune femme, à l'allure décidée, avec le long manteau de cuir noir qui cachait ses courbes généreuses.

Le regard s'était durci et je me sentais molle et sans force près d'elle. Je n'avais qu'une envie, me retrouver encore avec elle dans un endroit calme pour aller jusqu'au bout de mon plaisir. Pour encore sentir l'éclatement merveilleux de la jouissance dans ma chair bouleversée.

Enfin un taxi nous déposa devant un établissement dont le judas s'entrouvrit après qu'Alice eut frappé d'une certaine façon.

J'eus du mal à m'habituer à l'atmosphère qui régnait dans la petite salle enfumée et ce n'est qu'au bout d'un moment que je vis qu'elle était décorée comme une bonbonnière et je ne fus qu'à moitié surprise lorsque je découvris que la piste de danse et les tables disposées autour n'étaient occupées que par des couples de femmes souvent enlacées ou occupées à se parler comme pour une confidence presque bouche à bouche.

Très intéressée, mon regard faisait le tour de l'assistance, quand j'eus comme un éblouissement.

L'assistance n'était composée que de femmes... avec un homme parmi elles. Seul à une table.

C'était Armand.

Sous l'emprise de mon excitation latente sa présence me causa un trouble étrange. Nous nous trouvions à quelques pas de lui et je voyais son regard chaleureux et scrutateur qui me détaillait de la tête aux pieds pendant qu'Alice me poussait vers la piste de danse. Je frissonnais sous les mains caressantes qui prirent possession de ma taille et surtout de mes fesses.

Nos corps s'étaient collés. J'avais passé mes bras autour du cou de ma belle cavalière et elle me guidait dans un slow langoureux avec ses mains possessives sur mes hanches, mes fesses ou en enserrant ma taille affinée par le corset.

Elle avait quitté son manteau et je m'apercevais bien, malgré le rêve érotique qui me submergeait, des regards des autres filles qui nous détaillaient. Nous étions les seules à être habillées entièrement de cuir et je me rendais compte, par l'effet que ça faisait sur mon sexe en feu, de l'attraction exceptionnelle que pouvait produire sur les lesbiennes enfiévrées le corps voluptueux et mouvant de ma sublime compagne si bien exposé aux regards dans sa prison de fine peausserie écarlate. Je me mis à penser également à ma silhouette provocante à la robe courte de cuir noir et aux bottes si fines et hautes que l'on m'avait forcé à porter.

Ça devait faire un effet prodigieux sur toutes ces filles fiévreuses.

Ça ajoutait encore à mon excitation. Et je cherchais souvent le regard du vieil homme assis qui me suivait sans doute sans arrêt, puisque à chaque fois que c'était possible de m'en rendre compte je trouvais ses yeux braqués sur mon corps.

Nous avons dansé encore longtemps enlacées étroitement. Souvent, Alice se penchait et un long et fougueux baiser me laissait pantelante entre ses bras.

Elle me reconduisit vers Armand qui nous accueillit, très à son aise, vieux, ridé, courbé et si laid parmi ces belles femmes dont je me demandais comment elles avaient pu l'accepter en cet endroit réservé à des lesbiennes.

Elles s'occupaient bien moins de lui que de nous, je m'en rendais compte. Cet homme avait donc tant de pouvoir sur les femmes qu'il vivait parmi elles comme à l'abri. Sa laideur serait-elle une clé qui avait le pouvoir d'ouvrir les cœurs féminins ?... Alice, par exemple ! Elle était muette d'accord... Mais quelle merveille, quelle beauté ! Comment s'y était-il pris pour la faire se vêtir d'une façon si provocante ? elle semblait dominée par lui. Dominée et libre. Absolument libre Alors ?...

Et avec moi, comment avait-il fait ? J'étais là prête à subir tout de lui et il n'avait rien fait ou pratiquement rien pour ça.

Si, il m'avait fait jouir  
Sa voix me réveilla.

— Tu vas inviter la fille, là-bas. Elle n'est pas encore accouplée, je la connais, tu as l'air de lui plaire... Tu t'arrangeras pour l'exciter en dansant. Tu te serviras de ton ventre, de tes seins pour ça. Tes mains devront chercher sur son corps les endroits les plus sensibles, mais toujours discrètement comme en te cachant, je n'aime pas l'exhibitionnisme poussé à ce point.

C'est une science, un art pour lesquels tu dois maintenant te consacrer entièrement. La recherche du geste, de la parole de l'attitude qui facilitera la montée de l'orgasme chez l'être - femme ou

homme – que je choisirai pour toi. Il faut que ce soit une tâche divine pour toi. Faire jouir les autres par ma volonté. Tu vas découvrir enfin l'absolu...

Va apprendre.

Cette première expérience avec une femme que l'on me désignait comme amante d'un soir, s'est terminée dans la grande limousine d'Armand dans laquelle j'occupais avec la fille surexcitée par mes caresses, les places arrières. J'exécutais en tous points les ordres du singulier vieillard qui en conduisant tranquillement m'amena de sa voix chaude à m'agenouiller entre les cuisses ouvertes de la fille qui se pâmait, Alice tournée sur le siège avant jouait les spectatrices.

C'est ainsi que je vis maintenant dans un monde à part. En marge.

Depuis un an, je suis merveilleusement heureuse. Je dépends entièrement de ce vieillard ratatiné et laid.

Sans que je sache comment c'est arrivé, il m'a pénétré une nuit avec son sexe très dur. C'est moi qui lui ai demandé. J'ai joui avec lui. Et depuis, nous recommençons souvent. Il invente sans cesse des récits merveilleux qui m'amènent à l'extase. Je m'avilis de plus en plus à la recherche du plaisir à donner à tous ceux et celles qu'il me désigne.

Jamais il ne m'a battue ou enchaînée. La seule qui subit ce traitement, c'est Alice. Alice qui abuse de moi et de mon corps autant qu'elle le veut.

Je suis leur jouet.

... Voilà mon histoire

Je suis infiniment heureuse comme ça.

Je suis une esclave, je le sais. Mais une esclave libre, qui retourne quelquefois dans ce monde qu'elle a fréquenté longtemps et qu'elle ne reconnaît même plus. !

J'ai voulu faire comprendre par cette lettre que l'esclavage passionnel librement consenti existe bien. Sous d'innombrables aspects. Ma façon d'être heureuse maintenant en est un.

Bien amicalement vôtre,

Denise.



## **Le livre, l'auteur :**

Auteur : Jean-Pierre du Maine

Titre : LA LETTRE

Je viens de recevoir le courrier d'une jeune femme qui m'a été présentée l'année dernière, je crois. Je la connais donc un peu. J'avais alors remarqué sa grande beauté.

Elle me prie de publier la lettre qu'elle m'envoie.

J.- P. M.

*« J'ai voulu faire comprendre par cette lettre que l'esclavage passionnel librement consenti existe bien. Sous d'innombrables aspects. Ma façon d'être heureuse maintenant en est un. »*

Cette nouvelle est extraite du livre numérique *Le Dressage suivi de La Lettre*

L'idée centrale de cette collection de « petits romans » clandestins des années 1960 est de tenter de se défaire d'une image normalisée de l'érotisme. Des textes contemporains qui veulent tout simplement faire le point sur toutes les disciplines, un érotisme jubilatoire et dynamique traduisant une libido sans tabou ni interdit, impudique et libérée.

Collection Le Septième Rayon

Éditeur : Dominique Leroy

<http://dominiqueleroy.izibookstore.com/>

ISBN (Multiformat) : 978-2-86688-563-2

*Dans la même collection, chez le même éditeur*

**Claudine Chevalier**

**ET POURQUOI PAS ! (Mademoiselle M. volume 1)**  
**LA FÊTE DE L'HÉVÉA (Mademoiselle M. volume 2)**  
**AND WHY NOT! (Miss M. volume 1, english text)**  
**THE HEVEA FESTIVAL (Miss M., volume 2, english text)**

**F. Delmore**

**CUISANTES VACANCES**

**Jean-Pierre du Maine**

**LA MAÎTRESSE**  
**LE DRESSAGE suivi de LA LETTRE**

**Max Horber**

**FESSÉE POUR CAUSE DE CHÔMAGE**

**Marika Moreski**

**LES HOMMES À TOUT FAIRE**  
**LA DESPOTE AUX SEINS NUS**  
**NOS MARIS, CES BÊTES À PLAISIR**  
**CES DAMES EN BOTTINES**  
**UNE DOMINATRICE RÊVÉE, LA VIERGE ENLUMINÉE**  
**POUPÉE MÂLE**  
**MAÎTRESSE NOIRE**  
**MADAME MON MAÎTRE, Journal d'un masochiste**  
**L'AMAZONE ou La Guerre des Filles**  
**MAÎTRESSES SAPHIQUES**  
**VILLA « LES AMAZONES »**  
**DE BIEN VILAINES MANIÈRES**  
**LES ROSES POUR ELLE, LES ÉPINES POUR MOI**  
**DOULOUREUX APPRENTISSAGE**  
**AMERICAN SM, volume 1 - L'Esclave français**  
**AMERICAN SM, volume 2 - The Domineering Sex**  
**LES CARNETS SECRETS DE HOLLYWOOD**  
**DRESSAGE & SPORT ÉQUESTRE**

**Pierre Ruseray**

**EXPÉRIENCES**

**Jean-Pierre du Maine**

# **LA LETTRE**

**Je viens de recevoir le courrier d'une jeune femme  
qui m'a été présentée l'année dernière, je crois.  
Je la connais donc un peu. J'avais alors remarqué  
sa grande beauté.**

**Elle me prie de publier la lettre qu'elle m'envoie.  
J.- P. M.**

*" J'ai voulu faire comprendre par cette lettre  
que l'esclavage passionnel librement consenti  
existe bien. Sous d'innombrables aspects.  
Ma façon d'être heureuse maintenant en est un. "*  
**Cette nouvelle est extraite du livre numérique  
*Le Dressage suivi de La Lettre***

L'idée centrale de cette collection de " petits romans " clandestins des années 1960 est de tenter de se défaire d'une image normalisée de l'érotisme. Des textes contemporains qui veulent tout simplement faire le point sur toutes les disciplines, un érotisme jubilatoire et dynamique traduisant une libido sans tabou ni interdit, impudique et libérée.

**DOMINIQUE LEROY Ebook**